

Problèmes du passage des méthodes de production capitaliste aux méthodes de production communiste

Le principe de concurrence qui est à la base du système de production capitaliste conduit à la création d'une multitude d'entreprises rivales, qui se font entre elles une guerre acharnée. Dans cette guerre, les plus faibles et les moins bien armés pour la lutte disparaissent inévitablement, laissant la place aux entreprises plus riches et plus fortes. Celles-ci, à leur tour, se font une concurrence effrénée, pour s'arracher réciproquement le consommateur.

Cette concurrence entraîne pour la société des maux incalculables. La production, n'étant réglée par rien d'autre que par la course au profit et par la loi de l'offre et de la demande, arrive à dépasser les capacités de consommation du marché, et s'arrête alors brusquement, amenant périodiquement des crises profondes, où disparaissent par dizaines les entreprises les moins solides, crises qui passent rapidement, semant chaque fois derrière elles la destruction et la mort.

Ces crises périodiques, espèce de maladie chronique du capitalisme, ont été minutieusement analysées et décrites par Karl Marx, qui voyaient en elles le germe de mort qui devait finalement emporter le régime capitaliste. C'est au cours d'une crise plus profonde que les autres que la classe ouvrière arriverait à s'emparer du mécanisme de l'Etat, qu'elle utiliserait à son profit, pour transformer complètement le système de production actuel et le réorganiser entièrement sur de nouvelles bases.

Le premier soin du prolétariat, une fois maître de l'Etat, sera de déclarer aboli le principe de libre concurrence, de supprimer la propriété privée des moyens de production et d'échange, cause principale de l'anarchie capitaliste. Tous les moyens de production et d'échange seront socialisés, c'est-à-dire remis à l'Etat et gérés par lui, dans l'intérêt, non plus des particuliers, mais de la collectivité entière des travailleurs. Telles étaient les conclusions que Marx tirait de l'analyse du mécanisme intérieur du régime capitaliste et des tendances générales de son développement. C'est sur ces conclusions que se développa tout le mouvement socialiste contemporain.

Il est vrai que les événements ne s'étaient pas réalisés tout à fait selon les prévisions de Marx. Quoique malade, la société capitaliste avait trouvé en elle des possibilités de vie et de durée au delà du temps approximatif fixé par Marx. Un phénomène nouveau, que ce dernier n'avait pas prévu, et dont il n'avait, par conséquent, pas tenu compte, était apparu. Le processus de concentration, que Marx avait parfaitement décrit et analysé, avait produit des résultats inattendus. Un principe d'ordre était apparu, qui semblait devoir régler l'anarchie de la production capitaliste et mettre un frein à la concurrence acharnée des entreprises, cause de tant de désastres.

On avait fini par s'apercevoir, en effet, que la concurrence entre les entreprises de force égale, pour peu qu'elle se prolongeât pendant quelque temps, ne pouvait aboutir à rien d'autre qu'à leur affaiblissement réciproque. Elle présentait pour elles beaucoup plus d'inconvénients que d'avantages. Mieux valait s'entendre que se combattre. Et c'est ainsi qu'entre les entreprises jusqu'alors rivales, une entente se crée dans le but de s'emparer du marché et de régler la production à leur profit.

C'était là un contre-poids aux excès de la concurrence. D'autre part, les progrès de la statistique, en faisant reconnaître à l'avance les signes avant-coureurs de chaque crise économique, permettaient d'en atténuer les consé-

quences désastreuses. Les économistes bourgeois en tirèrent profit pour conclure que Marx s'était complètement trompé en affirmant que le régime capitaliste courait à la mort, puisqu'il trouvait en lui les remèdes nécessaires pour se corriger de ses propres défauts, et même pour se développer.

Ce n'était là qu'une apparence, et les faits allaient le prouver surabondamment. Les symptômes que Marx avait déclaré être les signes d'une mort prochaine étaient bien tels, et les corrections que la création des cartels et des trusts permettaient d'apporter au principe de libre concurrence, celles que la prévision à l'avance des crises économiques apportaient à l'inévitabilité de ces crises, n'étaient que des palliatifs, impuissants à faire disparaître la maladie dont souffrait le régime capitaliste et dont il devait mourir. La maladie, qu'on croyait avoir conjurée, allait réapparaître sous une autre forme et déchaîner un nouvel accès, cette fois, mortel.

En effet, le processus de concentration qui avait abouti à la création des cartels et des trusts n'avait pas fait disparaître la concurrence, bien au contraire. Il n'avait fait que la transporter du cadre national au cadre international. Loin d'atténuer les conséquences de la lutte économique, il les grossissait de toute la distance qui sépare les phénomènes nationaux des phénomènes internationaux. Les crises ne disparurent pas, comme on l'avait espéré un moment, elles devinrent internationales. Chacune d'entre elles se fit désormais ressentir dans le monde entier. Les krachs financiers qui éclatèrent à Paris, à Londres ou à Berlin, dans les premières années du vingtième siècle, prirent l'apparence de catastrophes mondiales. Les ruines qu'ils causèrent dans le monde entier se chiffèrent, non plus par millions ou par dizaines de millions, mais par centaines de millions et par milliards de francs.

Désormais, le moment de l'agonie était venu. La crise finale approchait, terrible. La lutte entre les principaux groupements économiques s'intensifiait, prenait des formes de plus en plus brutales. Du terrain purement économique, elle allait passer sur le terrain politique et militaire. Les impérialismes rivaux, qui se disputaient l'hégémonie économique du monde, allaient s'affronter sur les champs de bataille. La guerre de 1914-1918, qui mit aux prises les principales puissances du globe, ne fut autre chose que la forme extrême de la lutte pour la conquête des débouchés et des marchés de la main-d'œuvre et des matières premières. Elle fit ressortir en un relief saisissant la contradiction profonde qui existe, dans la société capitaliste, entre le principe de libre concurrence et le processus de concentration des moyens de production économique, qui se développe au sein même de ce régime, comme le germe intérieur du régime nouveau qu'il prépare. Elle fit éclater, en même temps, l'impossibilité de concilier le fait de l'internationalisation croissante du globe avec son organisation en groupements politiques et économiques distincts. Elle ébranla profondément les fondements du régime dont elle était le fruit naturel, et posa à l'ordre du jour la question de la révolution universelle et la réorganisation économique du globe sur de nouvelles bases.

Il apparut désormais à tous les hommes tant soit peu au courant des questions économiques que la solution socialiste était la seule applicable dans les circonstances présentes, et qu'il n'y avait pas d'autre remède au désor-